

**Nouvelle lauréate du 2<sup>e</sup> prix du Concours de Nouvelles étudiant 2017**  
**« L'harmonie des vagues », par Salima TAZGHAT,**  
**étudiante en Médecine (Aix-Marseille Université).**

Ce matin, la bonne mère est là.

C'est ce que je vérifie en premier, systématiquement. Je titube jusqu'à ma fenêtre, tire le rideau, et lorsque je récupère une vision correcte après cet éblouissement rituel, je vérifie. La cathédrale de Notre Dame de la Garde n'a pas failli, je l'ai trouvée à sa place ce matin encore. Je me prépare maladroitement, les gestes engourdis par le manque de repos que l'on s'inflige tous quand on a vingt ans. Quand je ne suis pas en stage à l'hôpital, je sors étudier. Je rassemble mes cours en tas dans mon sac et récupère mes clés sur le meuble à l'entrée.

Ma mère me demande, « où vas-tu réviser aujourd'hui ? ».

« Je ne sais pas ». Je ne sais jamais où je vais travailler. Ce n'est pas vraiment moi qui choisis. Je sais que je prends le métro au terminus de la ligne, à côté du stade Vélodrome. Je m'assieds toujours côté fenêtre pour essayer d'intercepter un détail de sa nouvelle architecture que j'aurais raté la veille. Et puis j'attends qu'un élément, qu'une personne, me désigne un lieu où atterrir.

Je peux me retrouver à la bibliothèque de ma faculté, à côté de l'hôpital. J'aime y rester jusqu'à la fermeture, alors qu'il n'y a plus grand monde, pour apprécier ces moments de presque intimité avec d'autres étudiants que je crois connaître de vue. Il arrive que j'y croise des amis, et nos pauses café chronométrées se transforment en après-midi bain de soleil sur les nouveaux bancs installés près de l'entrée, où le temps se dilate mystérieusement. Nos déjeuners sur la pelouse ont toujours ce goût de vacances qu'il est si difficile d'oublier la veille d'examens.

Certains jours, je suis en ville. C'est plus frénétique, il y a plus de sons, de couleurs, d'odeurs et de mouvements. Je glisse le long de la Canebière, souvent à pied. Parfois j'emprunte le tramway, qui me fait l'effet d'un animal de verre se hissant sans bruit entre les passants agités. « Bibliothèque Alcazar », c'est mon arrêt. C'est un des premiers lieux que j'ai découverts, quand je suis devenue Marseillaise. Son entrée, avec cette arche orangée et son fer travaillé, m'a toujours évoqué les passages fantastiques de mes lectures d'enfance, qui vous emmenaient vers un lieu nouveau seulement si vous aviez la conviction et l'imagination nécessaires. L'intérieur est très grand, tout de verre et de transparence, spacieux mais certainement pas vide. Il y repose probablement autant d'histoires que de lecteurs, et je me surprends souvent à délaissier un cours pour essayer de capter des bribes de phrase par-dessus une épaule.

Quand mon esprit sature et que ma concentration se tarit, je remonte au marché des capucins m'approvisionner en fruits. Il n'est pas rare que je me fasse offrir des victuailles mûres et sucrées.

« Tiens ma grande, goûte cette orange. Mais non, ton argent tu le gardes ». C'est une chose que j'ai apprise ici : on se tutoie, même quand on ne se connaît pas. Surtout quand on ne se connaît pas. Alors on est accueilli partout et étranger nulle part.

Bien sûr, je ne révise pas tous les jours. Quelques fois, je retrouve mes amies de lycée. Nous avons toujours le même point de chute : le cours Julien. La rue des artistes, où les habitants sont plus colorés encore que les fresques qui donnent vie aux murs des immeubles. C'est un endroit qui ne dort jamais, avec toujours en fond la mélodie d'une guitare ou le rire d'un enfant qui ricoche sur la façade des commerces.

A l'occasion nous nous rendons au quartier de la Joliette, pour déguster une crème glacée sur les terrasses du centre commercial. Puis au gré de nos discussions et souvent sans nous en apercevoir, nous nous retrouvons sur le toit du MuCEM. J'aime m'asseoir sur les longs transats et admirer le soleil qui joue avec son ombre via les puits de lumière créés dans le fer du bâtiment. On y voit la mer au travers, et souvent quelques adolescents téméraires qui perfectionnent leurs plongeurs sous les yeux amusés des touristes. Quand la conversation se fait un peu plus sérieuse, nous terminons notre randonnée urbaine par une visite à la cathédrale de la Major. Il y a une force dans le bois brun et les sculptures qui nous impose le murmure, et nous en ressortons apaisées et curieuses, presque philosophes.

C'est ainsi que mes journées défilent, entre révisions, promenades et après-midis auprès des patients qui ont toujours une chose à m'apprendre. Et chaque élément de cet environnement s'équilibre avec un autre dans une mécanique stable et rassurante. Mais il y a des matins où l'horizon est étouffé dans un brouillard lourd et épais. Et quand je tire mon rideau, la bonne mère n'y est pas.

Il y a des matins où je ne trouve pas de remède à mes angoisses. Ni auprès de mes parents, ni auprès de mes amies, ni dans les livres que je découvre par hasard dans les bibliothèques. Alors les couleurs me paraissent fades et les fruits amers.

Il y a des matins où je suis seule à décider de ma destination, aucun élément, aucune personne ne peut me dicter un lieu d'atterrissage.

Je prends ma voiture, et je roule vers les plages avec toujours un fond sonore pour que les automobilistes qui s'arrêtent à ma hauteur ne puissent pas entendre mes pensées. Je me gare et, une dizaine de mètres plus loin, je la vois.

Elle m'attend, et je suis un peu gênée car je ne l'ai pas saluée depuis quelques temps. J'avance, pudiquement : « Bonjour » lui dis-je doucement. Elle ne me répond pas. J'enlève mes chaussures, puis mes chaussettes, je retrousse mon jean sur mes chevilles et je m'approche encore : « Bonjour, ma mer ».

Elle me répond, me caresse les pieds et se retire poliment : « Bonjour à toi », me dit-elle. Alors je lui raconte. Mes inquiétudes sur ces différentes échéances qui approchent, avec

leur lot d'épreuves et ma peur d'échouer. Je lui raconte mes tristesses et mes colères, justifiées ou déraisonnables. Je lui parle de l'hôpital surtout. De mon sentiment d'impuissance quand la maladie l'emporte en nous narguant encore une fois. Je lui parle des visages de ces parents, de ces enfants, ces frères et ces sœurs qui font le deuil de leur espoir sur le lit de l'être aimé. Et je lui demande « Pourquoi ma mer, pourquoi cette personne et pas moi ? » quand je ne perçois plus de sens dans l'absurdité de la vie humaine. Elle m'écoute avec attention, la mer, recueillant parfois quelques larmes qui ont coulé sur le bout de mon nez sans que je le remarque. Quand j'ai fini de me confier, elle me console.

Elle ne se plaint jamais la mer, et pourtant elle a mille et une raisons de le faire. Elle ne me parle pas de ces déchets qu'on lui jette à la figure ou de ce ciel qui la trouble lorsqu'il se décharge en elle. Elle comprend les peines et les souffrances, et chacune de ses écumes apporte une vague de réconfort. Souvent elle partage une de ces anecdotes qui me font doucement sourire, celle du baigneur qui perd son maillot ou celle du prétendu nageur qui boit la tasse dans vingt centimètres d'eau. Je m'amuse alors à faire rebondir des galets sur sa peau, elle réplique en recouvrant de sable la surface de mes pieds.

Vient l'heure de se séparer. C'est le soleil, en s'approchant de la mer, qui lui dit à l'oreille de me laisser partir. « Au revoir, ma mer ». « Au revoir, à bientôt ».

Je reprends ma voiture et rentre chez moi, le vent se glissant gracieusement par les fenêtres jusque derrière ma nuque, avec comme seul fond sonore le bruit de mon moteur et le clapotis de mes pensées.

Puis je pars me coucher, sereine, car je sais.  
Demain matin, la bonne mère sera là.